



BERGSVEINN

BIRGISSON

La Lettre

à Helga

z

« Un roman lyrique et puissant comme la beauté d'un fjord au petit matin. » Bernard Babkine, *Marie France*

« Un monologue superbe, aux parfums de vent et de terre. » Catherine Simon, *Le Monde des Livres*

« Quelle vie dans ses mots ! ... Bergsveinn Birgisson se fait le chantre d'une nature qui possède les hommes, profondément dépayssante. » Françoise Dargent, *Le Figaro littéraire*

« D'une écriture délicate, que l'on associerait volontiers à la veine américaine de la *Nature Writing*, Bergsveinn Birgisson retrace avec force le destin d'un homme simple qui se raconte avec lucidité et vérité. » Geneviève Simon, *La Libre Belgique*

« Souvenir d'un amour impossible, et hymne à la force des mots, *la Lettre à Helga* ressemble à une sonate de Schubert où, derrière une entêtante petite musique intime, se cache une symphonie... Un livre puissant, écrit dans une langue solaire. » Jean-Rémi Barland, *La Provence*

Le nouvel Observateur

22 août 2013

LEURS SIX ROMANS PRÉFÉRÉS

Les libraires ont aimé

Ils ont passé leur été à lire les romans de la rentrée. Voici, de Royan à Saint-Chély-d'Apcher, ceux qu'ils vont défendre

Avec son titre en quatre lettres, ce roman éclatant et grave aura été porté tout l'été, d'un libraire à l'autre, par une rumeur flatteuse: « Rien » est le troisième livre d'**Emmanuel Venet** (Verdier). Il y a vingt ans, jour pour jour, que le narrateur est marié. Le lien conjugal résiste, plutôt mal, à tout ce qui, sous le couvert prudent des silences, abîme et sépare un couple. Dans le luxueux Negresco niçois où ils sont venus fêter cet anniversaire, leur jouissance est mécanique et sans joie profonde. « *A quoi penses-tu ?* » demande la femme après l'amour. L'homme est replié dans son monde intérieur. Il songe au musicien oublié du début du XX^e siècle Jean-Germain Gauthier, dont il fait profession d'étudier la vie et l'œuvre, et dont la lucidité affûtée fait écho à la sienne. « *Tout le livre, c'est ce à quoi il pense et c'est superbe* », dit Nicolas Vivès, d'Ombres blanches, à Toulouse. Erik Fitoussi de la librairie Passages, à Lyon, admire beaucoup le style, « *condensé comme du Michon* ».

« Faillir être flingué » de **Céline Minard** (Rivages) est également couvert d'éloges. « *C'est l'œuvre d'une allumée qui s'est amusée à faire un roman façon western, poursuit Nicolas Vivès. Une comédie humaine dans le Grand Nord américain, pleine de drôlerie, avec un vrai souci formel. Céline Minard nous donne à lire un truc très pétillant.* » Pour Patrick Frèche, de la Librairie du Rivage, à Royan, on tient « *un roman jubilatoire et improbable sur la conquête de l'Ouest. C'est le rêve de la terre promise et les aléas de la construction d'une ville et d'une vie nouvelle. Une cure d'énergie et d'optimisme* ».

Pierre Lemaître impressionne avec « *Au revoir là-haut* » (Albin



Michel), jugé « *époustouflant* ». Le maître du roman noir s'essaie avec brio au récit historique. « *C'est l'histoire de deux rescapés de 14-18, dont une gueule cassée, qui montent une arnaque aux monuments aux morts*, raconte Jean-Marc Brunier, du Cadran lunaire à Mâcon. *Ily a toutes les ficelles du polar dans la narration. Ça avance tout seul.* »

Au rayon de la littérature étrangère, et de Quimper à Saint-Chély-d'Apcher, on plébiscite, pour son humanisme turbulent, « *l'incontournable* » **Colum McCann** et son « *Transatlantic* » (Belfond)

Mobile de l'illustrateur Blynt

Les six favoris

« *Rien* », par Emmanuel Venet, Verdier.

« *Au revoir là-haut* », par Pierre Lemaître, Albin Michel.

« *Faillir être flingué* », par Céline Minard, Rivages.

« *Transatlantic* », par Colum McCann, traduit de l'anglais par Jean-Luc Piningre, Belfond.

« *Confiteor* », par Jaume Cabré, traduit du catalan par Edmond Raillard, Actes Sud.

« *La Lettre à Helga* », par Bergsveinn Birgisson, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, Zulma.

qui démarre à Dublin en 1845. On recommande aussi le très talentueux **Jaume Cabré**, célèbre dans sa Catalogne natale, mais encore peu connu en France. « *Confiteor* » (Actes Sud) est une confession sur 800 pages qui retrace l'itinéraire d'un enfant mal aimé, pris dans les tragédies de l'Europe du XX^e siècle. Une femme est la destinataire de ce récit grandiose. « *Quand on tient un chef-d'œuvre, il faut en parler, dit-on à Ombres blanches. Une multitude d'histoires s'agrègent les unes aux autres. On va prendre une grosse, grosse claque. Il ne faut pas avoir peur et se jeter à l'eau.* » Sans contester « *un des grands livres de la rentrée* » pour Wilfrid Séjeau, patron de la librairie Le Cyprès, à Nevers.

Intense émotion enfin autour de « *la Lettre à Helga* », d'un Islandais très lu dans les pays du Nord, **Bergsveinn Birgisson** (Zulma). A la Librairie du Rivage, on est sensible au « *romantisme* » de ce livre. Confession ici encore, et aussi adressée à une femme, celle d'un éleveur de brebis islandais à la retraite qui a choisi de renoncer pour cause d'amour impossible à la seule passion de sa vie. Puis, du loin de son exil sentimental, il l'aura ardemment désirée, intensément regrettée. « *Ça va être un énorme succès*, dit Emmanuelle George, de la librairie Gwalarn à Lannion (photo). *C'est vraiment magnifique. 144 pages de bonheur et de poésie sur ce très bel amour forcément blessé.* » Au Cadran lunaire de Mâcon, on a « *lu et adoré* ».

ANNE CRIGNON

VOUS ÉCRIVEZ ?

Les Editions Amalthée
recherchent de
nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits :

Editions Amalthée
2 rue Crucy - 44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

Il pleuvait des oiseaux

de Jocelyne Saucier, Denoël, 208 p., 16 €.

Dans une région québécoise autrefois ravagée par de terribles incendies, une photographe tombe sur deux vieillards, Tom et Charlie, des originaux qui vivent en ermites au fond des bois, hantés par le passé. Puis survient Marie-Desneige, une fugueuse octogénaire. La roue du temps, soudain, se remet à tourner... Une ode à la nature et à la force d'aimer.

La Lettre à Helga

(Svar vid bréfi Helgu) de Bergveinn Birgisson, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, Zulma, 144 p., 16,50 €.

Éleveur de brebis, attaché à sa rude campagne islandaise, le vieux Bjarni Gislason de Kolkustadir, décide, avant de mourir, d'écrire une lettre à sa bien-aimée, Helga, seule femme qu'il aime d'un amour ardent et impossible. Leur liaison a été brève, mais la passion ne s'est jamais éteinte. Un monologue superbe, aux parfums de vent et de terre.



La Femme à 1000°

(Konan vid 1000°)

de Halgrímur Helgason,

traduit de l'islandais par Jean-Christophe Salatin, Presses de la Cité, 640 p., 23 €. Clouée sur son lit de malade, une incroyablement octogénaire, petite-fille du premier président de l'Islande et fille du seul nazi avéré de l'île, fait le bilan de sa vie. Son récit déjanté, tour à tour gouailleux et mélancolique, est une traversée du XX^e siècle européen, effectuée par une enfant sauvage. Un pavé époustouflant.

Le froid conserverait-il les souvenirs ? Les vigoureux octogénaires au centre de trois romans venus d'Islande et du Québec n'ont pas dit leur dernier mot, et entendent bien témoigner de l'Histoire

Une bande de frais vieillards

CATHERINE SIMON

Ils ont passé le cap des 80 ans, mais ce ne sont pas leurs cheveux blancs qui font qu'on les distingue. Les vieillards de fiction de *La Lettre à Helga*, *La Femme à 1000°* et *Il pleuvait des oiseaux* remâchent le passé, le transforment, le déforment. Ils ont l'avantage du grand âge : ces ruminants géniaux regardent en arrière, par-dessus leur épaule, et font le point, froidement, à la manière des photographes, sur leur vie, sur le monde.

Pour les romanciers d'aujourd'hui, c'est pain béni que ces aïeux. Qui souffrent de rhumatismes ou d'un vilain cancer – mais pas d'Alzheimer. Qui plongent sans peine dans leurs souvenirs et se voient, avec le recul d'une vie, rétrécis par le temps, devenus des points minuscules, posés à l'horizon. « Comme une tache de rousseur sur un visage lointain », songe Herra, octogénaire déjantée, clouée au lit par la maladie, qui projette le film de sa vie chaotique, et l'histoire de son Islande natale, sous les yeux du lecteur – avant de se faire incinérer, à 1000° minimum...

Ils ruminent et, mieux encore, prolongent parfois leur existence, comme on agrandit une maison : en y ajoutant une nouvelle pièce. « Je n'ai jamais abandonné l'espoir d'avoir une vie à moi », glisse la fragile Marie-Desneige, à qui la romancière québécoise Jocelyne Saucier, dans *Il pleuvait des oiseaux*, offre un avenir inattendu au fin fond des forêts du Témiscamingue et même, miracle, un happy end poétique. Car, chez ces modernes ancêtres, la rumination ne tourne pas au radotage ou à l'ennui. Il suffit de les écouter, de les regarder s'avancer, quittant l'ombre – où la littérature les a longtemps relégués – pour la lumière : dans chacun de ces trois romans venus du nord (*La Lettre à Helga* et *La Femme à 1000°* arrivent d'Islande), ils sont des héros à plein-temps, occupant le devant de la scène. Ces vieux-là adorent la vie, le soleil, les plaisirs interdits. Ils ne craignent pas les longs monologues.



PATRICIA LECOMTE/PICTUREANK

Bjarni Gislason, le héros de Bergveinn Birgisson, bavard timide et magnifique, s'adresse, dans une lettre imaginaire, à la femme qu'il a tant aimée. Cette « chère Helga » et tous ses proches sont morts. Lui-même, âgé de 90 ans, n'en a plus pour longtemps. Le grand saut n'effraie pas l'éleveur de brebis, qui a vécu au rythme de la nature et des fêtes chrétiennes. « Quand ce jour viendra, qu'il soit le bienvenu, comme dit le psaume. C'est comme ça, ma belle ! Bien assez de vie a coulé dans ma poitrine », se résigne le fermier, atta-

ché plus que tout à ses bêtes et à sa terre de Kolkustadir, propriété de la famille « depuis neuf générations ». Qu'importe s'il parle à des morts, l'essentiel est qu'il ouvre son cœur : « Ma porte à moi est désorganisée, mais elle se sépare plus vraiment l'intérieur de l'extérieur », s'amuse-t-il.

Ainsi commence la tardive confession d'un homme qui n'a pas osé rompre. Bjarni et Helga étaient mariés, chacun de son côté, quand ils tombèrent amoureux. Durablement épris, mais amants éphé-

mères, ils ne vécurent jamais ensemble, ni ne quittèrent leurs conjoints respectifs. En refusant de suivre sa bien-aimée, comme elle l'en suppliait, Bjarni s'est condamné à devenir « un vieux tronç de bois flotté qui se dérobe au grand amour ». Ou, plus crûment, un dégonflé. « Le pire de tous ». Pourtant, cette passion qu'il avoue, qui le poursuit jusqu'à la fin, et le récit qu'il en fait, sans pruderie et sans fard, finissent par le sauver, aux yeux du lecteur du moins. En répondant trop tard à la « lettre sacrée » que lui avait adressée Helga, mais en y répondant quand même, Bjarni Gislason a honoré le contrat qui le liait à cette femme – et, au fond, à lui-même. Ce splendide et prosaïque chant d'amour à la vigueur d'une aquarelle.

Également venu d'Islande, mais d'une veine noire et grimaçante, *La Femme à 1000°*, d'Halgrímur Helgason, use des mêmes procédés que *La Lettre à Helga*, le flash-back et le monologue, pour mettre en scène une « vieille mégère sans gêne ». Herra, la narratrice, est une sorte d'Arletty tragique, gouailleuse et ambiguë, fille d'un supporter d'Hitler, engagé, dès 1940, dans l'armée allemande, et d'une séduisante et apolitique paysanne. « Jeune insulaire joviale » à la peau laiteuse : tous trois emportés, comme des fétus de paille, dans les tourbillons de la seconde guerre mondiale.

Herra est une femme violente, un peu fourbe, que la guerre et les hommes ont brutalisée à l'extrême. Son grand-père a été le premier président de l'Islande, la petite fille pas plus que sa mère n'ont été protégées des morsures de l'exil et des horreurs de l'abandon.

Passant du style punk à l'envoelée lyrique (contre le capitalisme, « né d'hommes

blanes sans enfants ») ; ou pour célébrer le retour en Islande, avec ses montagnes enneigées, « comme la crème, comme le lait », qu'on a envie de « dévorer », le roman-fléuve d'Halgrímur Helgason est composé de courts (voire très courts) chapitres, agencés comme dans un collage. Sur plus de 600 pages, le lecteur est entraîné de 1929 (naissance de la narratrice) à 2009 (sa mort). Traversée du XX^e siècle, *La Femme à 1000°* est aussi une invitation au voyage – avec escales multiples : des heureuses îles Svefneyjar, au large de l'Islande, jusqu'au cauchemar des plaines polonaises, des durs soleils d'Amérique latine (cet « anaconda à neud papillon ») aux blizzards de l'Europe.

Né en 1959, Halgrímur Helgason (dont Actes Sud a publié *101 Reykjavík* en 2002) aurait pu être l'un des trois fils de son héroïne. Ancêtres imaginés ou « ressuscités » (sur la base de souvenirs familiaux ou de documents historiques), les protagonis-

Ces vieux-là adorent la vie, le soleil, les plaisirs interdits. Ils ne craignent pas les longs monologues

nistes des trois romans ont en commun d'avoir été créés par des Occidentaux bien plus jeunes qu'eux. Bergveinn Birgisson, l'auteur de *La Lettre à Helga*, est un universitaire, poète et romancier d'à peine 42 ans. Jocelyne Saucier, elle, est née en 1948. Bien trop tard pour avoir vécu l'événement tragique qui inspire *Il pleuvait des oiseaux* : les « grands feux », ces incendies qui ont ravagé, à plusieurs reprises, au début du XX^e siècle, une partie des forêts du Québec.

Comme dans *La Femme à 1000°* ou *La Lettre à Helga*, les vieillards d'*Il pleuvait des oiseaux* servent de buttes témoins : à travers eux se révèle l'Histoire. Le grand âge donne au récit légitimité et crédibilité. Avec, ici, des nuances et pas mal de chausse-trappes. Théodore, dit Ted, ancien compagnon de Tom et Charlie, est un rescapé des « grands feux ». Les trois cent soixante-sept tableaux que le peintre amateur, disparu prématurément, a laissés derrière lui, en portent la mémoire. Mais le chemin est long avant que ceux qui ont ravagé, vieux ou jeunes, finissent par s'en apercevoir et décryptent le message légué par l'artiste-vagabond.

Thriller naturaliste, le lumineux roman de l'écrivaine québécoise a l'habileté de ne pas révéler, du moins pas en détail, le passé de ces héros aux cheveux plus sel que poivre, hippies avant la lettre qui ont fui la vie citadine – et ne sont pas pressés de mourir. Cette fable philosophique est une ode à la nature, à ses mystères. Savoureuse réussite.

L'espérance de vie étant, comme on sait, très inégalement répartie selon les endroits de la planète, il y a fort à parier que ces vieillards du XXI^e siècle, forts en gueule et forts en thèmes, tous décidés, quoi que l'existence leur ait réservé, à prendre leur destin en main, demeurent, pour un bout de temps encore, des héros littéraires plutôt européens. Bienvenue, en tout cas, à ces formidables cacochymes, qui nous donnent à la littérature un joli... coup de vieux ■

Extraits

« Un peu comme lorsque arrive un nouveau-né dans une famille, une sorte de grâce s'installe dans la communauté (...). Le changement le plus notable, bien que personne n'y prêtât attention, fut qu'on cessa de parler de la mort. Le sujet avait péri dans le tumulte de l'installation de Marie-Desneige, puis dans l'amusement des découvertes. Elle avait vu son premier voilier d'outarde, ses premières pistes de lièvre dans la neige, (...) un hibou dans les bras décharnés d'un bouleau, tout était neuf et frais sous le regard de Marie-Desneige.

La mort n'offrait aucun intérêt, ils n'en parlaient plus, n'y pensaient même pas, il y avait avec eux une vie nouvelle qui déployait ses ailes. »

« Je n'ai pas dormi les nuits suivantes. (...) Je me levais et sortais pour aller à la bergerie demander aux moutons s'ils pouvaient imaginer avoir un nouveau maître. Je comptais même aller travailler pour les Américains à Reykjavik. Je leur dis enfin que j'aimais une femme. Ils me regardèrent avec étonnement. Je sellai mon brave Skojni et m'enfonçai à cheval dans la vallée. Les tiges d'élyme des sables s'inclinaient sous la brise et une échappée de nuages dévalait des cimes le long des éboulis. (...) Quoi qu'il advint, je savais que mon âme était ici et que je ne l'emporterais pas à Reykjavik.

« Comme tu voudras, as-tu dit. Si mon choix était de rester, il faudrait que j'assume ! Tu blêmes et serras les lèvres. »

« J'ai craché du sang ce matin, et ne suis pas parvenue à cacher mon rôle à Loa lorsqu'elle est arrivée à 9 h 40 précises, munie de ses fossettes si fermement pleines de vie. J'ai rendez-vous pour une crémation le 14 décembre et ne veux surtout pas changer la date. Je compte bien lui demander, à la gamine, de me mettre une jolie robe. le 13 (...).

Le reste du temps, lorsque le corps rappelle son existence par des tortures et des humiliations, je songe à mon père que l'on fit à plusieurs reprises traverser l'Europe lors des périples guerriers (...).

Où était-il en juin 1947 ? Lorsque sa fille luttait contre une triple affliction dans les vertes plaines de Pologne : le premier saignement, le premier viol et le premier amour (...).

Jeudi 5 septembre 2013

Confession d'une brebis égarée

BERGSVEINN BIRGISSON Au crépuscule de sa vie, un éleveur islandais écrit à la femme qu'il a jadis aimée.

FRANÇOISÉ DARGENT
fdargent@lefigaro.fr

AL'HEURE où il sent la mort approcher, le vieux Bjarni Gislasón de Kolkustadir écrit une lettre. Il n'y dicte pas ses dernières volontés mais clame haut et fort son amour infini pour la belle et plantureuse Helga. Quelle vie dans ses mots ! Il n'y a pas d'âge pour dire sa passion et, dans cette confession-fleuve, on saura tout des amours de Bjarni et d'Helga qui ont fleuri quelque cinquante années plus

tôt sur la lande islandaise. On découvre Helga au fil du récit, dans l'éclat de sa jeunesse, jeune femme vivant à un jet de bruyère de la maison de Bjarni et de sa femme, Unnur. Femmes et hommes se croisent et se recroisent alors en quelques occasions précises, liées au cycle de la vie des brebis que Bjarni élève. L'homme va, sur son tracteur, de ferme en ferme procéder à la sélection des animaux qui donneront les petits les plus vigoureux. Il est aussi un soigneur réputé. Il s'acquitte de cette tâche avec le sérieux d'un pape. C'est qu'on ne plaisante pas

avec la vie sur cette terre rude. Pour les animaux, c'est impératif. Les hommes, eux, ont appris à ruser en quittant peu à peu leurs terres pour rejoindre Reykjavik. L'exode a débuté, le monde s'est élargi, et l'on rapporte de l'étranger des idées saugrenues sous prétexte de progrès.

Déesse mère

Bjarni, sage et solide, sait où est sa place. Il est encore un homme du temps d'avant, viscéralement attaché à sa terre et qui ne se voit pas vivre « *loin des lieux où chaque monticule, chaque creux ont*

une histoire à raconter, loin des roches auxquelles je parlais quand j'étais enfant. Loin du marais aux linaigrettes et de la butte qui rece-laient d'anciens mystères. Là où j'avais tiré sur un renard en train de chier. » Bjarni ne mâche pas ses mots. Il décrit « *la brève et bienheureuse saison des amours de sa vie* » avec un naturel cru, formidablement réjouissant. Helga y apparaît comme une sorte de déesse mère islandaise. Ce qui se passera plus tard n'enlèvera rien à l'image que Bjarni donne d'elle, une bombe de sensualité lâchée sur la lande qui a brisé son cœur

en mille morceaux. Il y a dans ce court roman une puissance de ton, de celles qui font du premier roman d'un inconnu une des belles surprises de la rentrée littéraire. Les pérégrinations érotiques de Bjarni sont entrecoupées d'épisodes parfois poignants mais aussi cocasses - on se souviendra longtemps de l'enterrement d'anthologie de la vieille Hjólrtur fumée comme un gigot. Et comme souvent chez les Islandais, Bergsveinn Birgisson se fait le chantre d'une nature qui possède les hommes, profondément dépayssante. ■

LA LETTRE À HELGA

De Bergsveinn
Birgisson,
traduit de l'islandais
par Catherine
Eyjolfsson
Zulma,
130 p., 16,50 €.



L'EXPRESS

11 septembre 2013

De feu et de glace

Avec *La Lettre à Helga*, roman plein de verve et de poésie, l'Islandais Bergsveinn Birgisson s'impose en cette rentrée.

Il lui aura fallu attendre qu'Unnur, sa femme, meure au terme d'une longue agonie pour que l'Islandais Bjarni se décide à écrire sa lettre à Helga. Helga, la belle voisine aux seins lourds, Helga la fougueuse, aimée et perdue, mais jamais oubliée. A quelque 90 ans, Bjarni, éleveur de brebis, se souvient avec ironie de ses années de braise, de son impossible adultère, de son entêtement à croupir sur la terre glaciale de ses ancêtres, au fin fond d'un fjord sauvage, balayé par le vent du Nord.

Tout a commencé par une rumeur, nourrie de médisances colportées par les envieux, sur Bjarni le contrôleur cantonal des réserves de fourrage, et Helga, mariée à Hallgrimur, le bon à rien. Même Unnur, interdite d'attouchements depuis que des médecins

DÉLICAT Quand le vieux Bjarni ravive une passion jamais éteinte.



J.-C. NUJONZ/AFP

l'ont charcutée, en a eu vent. Que faire ? Passer à l'acte. « Ce fut comme si la rumeur s'éteignit, une fois devenue réalité », note, étonné, le vieil homme, qui frémit encore à la vision du corps nu de Helga, spectacle à la beauté inégalable. Si ce n'est par son tracteur Farmall (« merveille éclatante qui allait me changer la vie »)... Puis vinrent les

bottes en plastique, autre bénédiction pour ces éleveurs et pêcheurs des années 1940. Quel personnage, que ce Bjarni, tout à la fois hédoniste, valeureux, iconoclaste, traditionaliste, amoureux de la femme, des moutons et de la nature. Et fort perspicace sur les dangers du progrès qui, là-bas, à Reykjavik, fragilise l'homme.

Considérations sur le temps, le désir, la fidélité, le destin, l'âme islandaise, le tout dans un style enlevé et rafraîchissant... ce roman épistolaire de Bergsveinn Birgisson, docteur en littérature médiévale scandinave de 41 ans, est un pur délice. ● **Marianne Payot**

La Lettre à Helga, par Bergsveinn Birgisson, trad. de l'islandais par Catherine Eyjolfsson. Zulma, 144 p., 16,50 €.

ROMANS ÉTRANGERS > NOS CHOIX

Terre de feu

Bergsveinn BIRGISSON

Au soir d'une vie passée à élever des moutons dans un fjord glacial, un vieillard se souvient de son amour de jeunesse. Lyrique et douloureux.

Si l'Islande a été contrainte de déclarer sa propre faillite pendant la crise bancaire de 2008, elle ne connaît pas de banqueroute en matière de littérature. Laquelle est, au contraire, en pleine renaissance dans la patrie d'Halldór Laxness (Nobel 1955), grâce à des auteurs qui, avec la même ardeur que leurs ancêtres vikings, savent naviguer en eaux profondes – celles des âmes. Après nous avoir fait découvrir le merveilleux *Rosa candida* d'Audur Ava Olafsdóttir, les éditions Zulma ont déniché un autre Islandais particulièrement prometteur, Bergsveinn Birgisson, 42 ans, un spécialiste de littérature médiévale scandinave qui a beaucoup appris en écoutant les récits de son grand-père, éleveur de bétail et pêcheur dans le nord-ouest de l'île – des terres perdues au bout du monde, que Birgisson fait magnifiquement revivre dans *La Lettre à Helga*.

Cette lettre, c'est celle qu'adresse à la femme de sa vie – Helga, son grand amour disparu mais jamais oublié – un vieillard de 90 ans, Bjarni, dont le cœur est aussi tendre que les laves islandaises. Serviable, opiniâtre, amateur de psaumes bibliques, il a passé toute son existence à élever des moutons au coin d'un fjord glacial, dans une ferme isolée que son épouse Unnur avait baptisée « l'autre côté ». Après cinq années d'une longue agonie, elle vient de mourir et Bjarni se retrouve seul. Pour unique compagnie, il lui reste la musique du vent et le fantôme de sa chère Helga, éleveuse de moutons elle aussi, avec laquelle il a partagé une passion foudroyante sur la paille des étables, à la fin des années 1930, avant qu'elle ne tombe enceinte et ne disparaisse du côté de Reykjavík...



Bergsveinn Birgisson

Au fil de sa missive, il se remémore les moments de bonheur absolu que lui a offerts Helga mais ce sont aussi des plaies anciennes qui se ravivent sous sa plume, à cause des ragots perfides qu'il avait fallu affronter. Et ce douloureux monologue de Bjarni – où il finira par avouer combien il a été malheureux de ne plus revoir Helga – est aussi un hymne flamboyant à l'Islande rurale de leur jeunesse. C'est dire la magie de ces confessions débordantes de lyrisme et de poésie, où un vieillard souffle sur les braises d'un amour perdu, pour le réinventer.

André Clavel

★★★ *La Lettre à Helga (Svar vid bréfi Helgu)* par Bergsveinn Birgisson, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, 144 p., Zulma, 16,50 €

version femina

Dimanche 22 septembre 2013

ON BOUQUINE ENCORE...

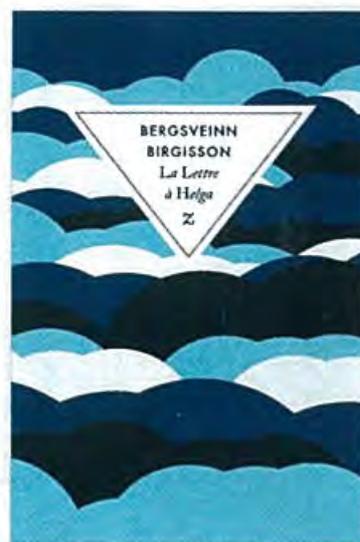
★★★ **La Lettre à Helga** de Bergsveinn Birgisson (Zulma)

C'est une lettre d'amour, une lettre qui revient sur une vie. En Islande, un vieil homme, Bjarni Gislason de Kolkustadir, écrit à celle qu'il a aimée éperdument. Lui, l'homme marié, l'éleveur de brebis irréprochable, n'a pas résisté à Helga, sa voisine. Lorsqu'elle lui demande de partir avec elle pour la ville, il ne peut accepter. Son univers, c'est la campagne enneigée, ses paysages insensés, ses animaux dont il s'occupe avec ferveur. En renonçant à Helga, il renonce aussi à un destin heureux. « Je suis celui qui n'est pas parti, celui qui a préféré croupir dans son coin plutôt que suivre son amour. » Ce petit livre magnifiquement écrit, bouleversant à en pleurer, est un enchantement.



Une lettre d'amour

Il était éleveur de moutons dans un tout petit village d'une Islande qui découvre à peine les tracteurs. Le temps est passé, c'est un vieil homme, veuf et solitaire qui se souvient d'Helga, la belle voisine. Il lui écrit une longue et magnifique lettre d'amour. Une lettre belle et pure comme les paysages qui l'entourent. Une lettre pour lui dire qu'il n'a cessé de l'aimer même s'il n'a jamais voulu quitter sa femme. Helga enceinte de lui a choisi de partir, à la ville, sans lui. Il restera attaché à sa terre. Un roman lyrique et puissant comme la beauté d'un fjord au petit matin. B. B.



La lettre à Helga de Bergsveinn Birgisson, Zulma, 132p., 16,50€.

14 juin 2013

22 AOÛT > ROMAN Islande

Vous avez un nouveau message

Zulma publie en français *La lettre à Helga*, de la littérature islandaise qui n'est ni un polar, ni une saga, ni un guide de voyage : juste un grand roman.



Il va falloir se le dire : il se passe quelque chose en Islande. Non content d'être le seul Etat au monde à avoir eu le culot salvateur de se mettre en faillite en 2008 et de traîner en justice les banquiers qui avaient vidé la banque, et non content d'être capable de paralyser d'un coup l'ensemble du trafic aérien avec un poisson d'avril en forme de nuage de cendres en 2010, il semblerait que la grosse île ait décidé d'avoir en plus une littérature florissante. Et l'on ne parle pas ici des trépidantes enquêtes d'Arnaldur Indridason, ni du vénérable Gudbergur Bergsson dont Métaillié a traduit l'excellent *Deuil* il y a quelques mois. Non, il s'agit du premier roman d'un jeune thésard répondant au nom sonore de Bergsveinn Birgisson. Un court texte de 130 pages. Un roman épistolaire. Une lettre d'amour. Rien que ça.

Un vieil homme prend la plume pour écrire à Helga, avec qui il a partagé du temps de leur jeunesse un adultère foudroyant. Dans leur petit hameau perdu loin de toute civilisation (car ils sont



l'un et l'autre éleveurs de moutons, en 1939, alors que les premiers tracteurs viennent de faire leur apparition), ils s'aimeront sur la paille de l'étable, juste assez fort pour qu'elle tombe enceinte et qu'il ne s'en remette jamais. Elle lui propose de partir pour Reykjavik, il refuse, trop attaché à sa terre ancestrale. Elle part sans lui. Il est malheureux. Il ne le lui avouera que quarante ans plus tard, une fois son épouse descendue dans la tombe : ce sera *La lettre à Helga*.

Et c'est à lire : pour la langue fleurie du vieillard, volontiers lyrique, à qui Helga répond : « *Ne viens pas me servir tes foutus vers de mirilton sur la putain*

de terre natale » ; pour la narration enlevée et drôle, qui nous entraîne dans les fjords mystérieux et nous raconte des histoires de béliers difformes et de cadavres fumés en attendant le dégel. Il faut lire ce roman parce que le désir y est dit avec des mots vrais, et que c'est autre chose que cent cinquante nuances de graisse. Et parce que Birgisson nous offre un tableau fin des métamorphoses de l'Islande, dans laquelle l'immense nature palpète partout. La force de l'écrivain se révèle à chacune des phrases rythmées, à chaque considération sur le temps ou la ville, aussi bien lorsque le vieillard décrit son amour pour son tracteur et son bélier que quand il convoque à mots couverts, pour justifier ses décisions douloureuses, Kierkegaard et *Le mythe de Sisyphe* (« *C'est de la pure connerie. [...] C'était dans la nature humaine de transbahuter des pierres sur les hauteurs [...] en un beau cairn qui servirait de point de repère* »). On est ému, on rit, on réfléchit. On découvre un monde en dix-huit courts chapitres, dans une traduction virtuose. Il se passe quelque chose de neuf en terre islandaise.

FANNY TAILLANDIER

Bergsveinn Birgisson

La lettre à Helga

ZULMA

TRADUIT DE L'ISLANDAIS
PAR CATHERINE EDDUSSON

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 16,50 EUROS / 144 P.
ISBN : 978-2-84304-646-9

SORTIE : 22 AOÛT



9 782843 046469

Cher Bjarni!

Allez savoir pourquoi certains livres agissent sur vous comme des aimants. Ils collent tant à la peau, au corps, à l'âme, qu'il est impossible de s'en dégager. Cette *Lettre à Helga* possède cette évidente beauté. Une lettre magique à l'humanité sensible. Indispensable.

BERGSVEINN BIRGISSON

Pour *La Lettre à Helga*
Zulma

Par JEAN-FRANÇOIS DELAPRÉ

Librairie Saint-Christophe
(Lesneven)



CHER BJARNI,

Voilà, je viens de finir ta lettre à Helga et, comment te dire? je crois que tu as été capable de me tirer quelques larmes. J'ai caché mon mouchoir, mais ils ont bien vu que j'avais les yeux rouges. Oh, évidemment, j'ai protesté pour la forme: comment laisser croire qu'un vieil éleveur islandais de moutons pourrait m'émouvoir alors que, entre nous, j'en ai lu bien d'autres, des romans. Oui, mais des comme le tien, pour le coup, je ne crois pas. Marteinn a bien fait de te sortir de la maison de retraite pour l'été, de te ramener sur les terres que tu fréquentais gamin, puis jeune homme, puis homme tout court. Et si la vue, depuis ta chambre, n'avait pas donné sur la ferme d'Helga et d'Hallgrímur, est-ce que cela te serait venu à l'esprit de l'écrire, cette si longue lettre d'amour à celle que tu n'as jamais cessé d'aimer. Oui, je sais, marié à Unnur, était-ce raisonnable de t'enticher d'Helga? Mais je te comprends: doit-on s'étonner que certaines choses arrivent? Quand tu te rappelles ce jour de décembre où tu as aidé Helga à mener les brebis au bélier, on devine qu'il y avait, dans ton esprit, un peu plus que de la camaraderie saine entre éleveurs. D'ailleurs, tu ne t'es pas longtemps caché. Et quand elle t'a dit tout tranquillement que tu étais un expert palpeur, tu ne t'es pas mis à rougir, espèce de garnement... Elle si. Et c'est parfois juste comme ça que commencent les grandes histoires d'amour.

J'avoue que parfois dans ta lettre, tu ne prends pas de gants de soie pour appeler un chat un chat. Tu me rétorqueras que la géographie des lieux n'incite pas tous les matins à la poésie. Du côté de Kolkustadir, quand souffle le vent du Nord, on trouve plus d'attraits à se calfeutrer dans le foin, et, quand le soleil chauffe, à courir jusqu'aux Mamelons d'Helga. D'ailleurs, avant de mourir, pourrais-tu me dire où ils se cachent vraiment? Parce que l'ennui avec vous, les éleveurs islandais, à force d'être nourri dès le biberon de sagas interminables, c'est qu'on se demande s'il est réellement possible de démêler le vrai de l'écheveau que vous tissez!

Ce dont je suis certain, après avoir lu et relu ta lettre, c'est que tu devais sacrément l'aimer la douce Helga! Et comme je sais que tu sauras garder ta langue, j'ai bien envie de te faire une confidence. Surtout, ne le prends pas mal - de toute manière, il y a prescription -, mais si tu savais combien moi aussi je suis tombé amoureux d'elle, et combien je me sens jaloux de vous deux. Il n'y a pas d'évidence à l'amour parce qu'il ne s'écrit pas toujours comme on le souhaiterait. On est maladroit, on espère qu'il suffit simplement de poser les mots les uns après les autres. Eh bien non! Ce que tu nous as raconté, mon cher Bjarni, c'est beaucoup plus qu'une simple histoire d'amour, c'est un peu de l'histoire de l'humanité, à ta sauce islandaise. Et je te le dis comme je le pense, elle est sacrément réussie, et la sauce, et l'histoire. Mais là où tu es désormais parti, tu ne peux sans doute plus m'écouter, alors embrasse Helga bien fort pour moi. ■

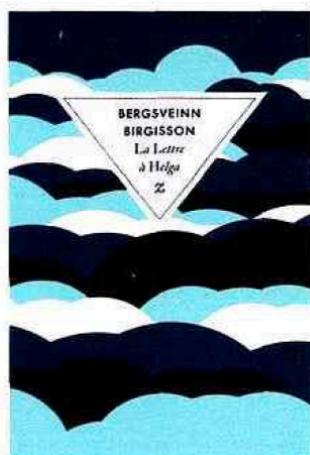


Bergsveinn
Birgisson
La Lettre à Helga
Traduit de l'islandais
par Catherine
Eyjólfsson
Zulma
144 p., 16,50 €

» Lu & conseillée par
W. Séjeau
Lib. Le Cyprès
(Nèvers)
C. Charrier
Lib. Agora
(La Roche-sur-Yon)
C. Parcher
Lib. Contact (Angère)
C. Pflieger
Lib. Vivement
dimanche (Lyon)



PAR LUCIE BACON
PHOTO, PIERRE BDN



La Lettre à Helga de Bergsveinn Birgisson (Zulma, 16,50 €)

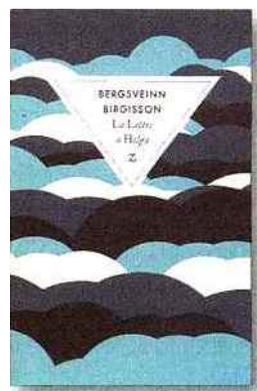
La Lettre à Helga est l'émouvante missive d'un vieillard à la femme qu'il a toujours chérie d'un amour pourtant impossible. Bjarni, le narrateur, raconte l'histoire puissante et mélancolique d'une intense passion cachée dans la campagne islandaise avec Helga. Cette lettre se lit en une fois, au fond du lit ou devant un feu de cheminée en hiver. La poésie de ce conte donnerait presque envie de devenir fermière dans un pays glacial... Oui oui. Toute la collection **Zulma** est une invitation au voyage. Chaque ouvrage, à la couverture graphique et colorée, propose une promenade intérieure et / ou spatiale, avec la découverte à chaque fois de personnages attachants, de régions lointaines intimement dépeintes, et d'intrigues dépayssantes.

zulma.fr



ROMAN LE CŒUR PARTAGÉ

Au crépuscule de sa vie, Bjarni Gislason écrit une longue lettre à Helga, qu'il ne lui fut jamais permis d'aimer au grand jour. L'un et l'autre mariés, ils ont d'abord été soupçonnés d'adultère «*sans avoir pu goûter à la douce et purifiante saveur du crime*». Jusqu'à ce que la belle et provocante Helga incite Bjarni à rompre toutes les barrières qui freinent son désir. Devenus amants, ils pourraient partir, s'installer en ville comme le souhaite Helga, mais à quel prix ? Avant «*d'embarquer pour le long voyage qui nous attend tous*», Bjarni se souvient d'un été torride, de la chair si blanche d'Helga, du déchirement qui marquera à jamais sa vie. Un très beau premier roman de l'Islandais Bergsveinn Birgisson. **CD.B.**
➤ *La lettre à Helga*, de Bergsveinn Birgisson. Éditions **Zulma** 16,50 €





ROMAN D'AMOUR

Confession amoureuse d'un éleveur de brebis islandais

C'est un livre de grand "dehors", où le vent souffle "dans le grésil et les nuages sombres" qui "pendouillent comme des langues de lambeaux au soleil". Un texte naturaliste qui fait l'éloge d'un pays (l'Islande) et des animaux, en particuliers les bovins, ici choyés par un éleveur de moutons et de brebis également amoureux de la pêche et des espaces infinis qu'il traverse la mélancolie dans le regard. C'est surtout un roman d'amour écrit sous la forme d'une lettre adressée à une certaine Helga, une longue confession entreprise pour tenter de s'expliquer sur des décisions passées douloureuses. Il s'appelle Bjarni Gislason de Kolkustadir. Il a vu mourir du cancer le vieux Hallgrímur, emporté à la fin de l'hiver et sa chère Unnur. Alors, en ce 29 août 1997, il a décidé depuis la maison de retraite où il s'apprête à fermer les yeux sur le monde, de prendre la plume. Pour redire sa tendresse, sa passion, son



Bergsveinn Birgisson signe un roman puissant sur la fin d'une vie traversée d'illuminations poétiques.

/ PHOTO DR

immense admiration à cette Helga tant désirée, qu'il n'a pas pu retenir contre lui après l'avoir aimée d'une manière aussi ardente que brève. *"Chaque jour j'ai adoré les animaux. J'ai régénéré et amélioré la race de moutons que mon neveu Marteinn, fils de mon frère Bjössi, me semble bien apprécier. J'ai*

sauvé un homme de la noyade et j'en ai ramené un autre perdu sur la lande dans une tempête à décorner les bœufs. J'ai participé activement à la Société de lecture du canton de Hörga, et je me suis longtemps chargé de l'achat des livres" précise-t-il la voix traversée de sanglots. Dans une langue qui charrie

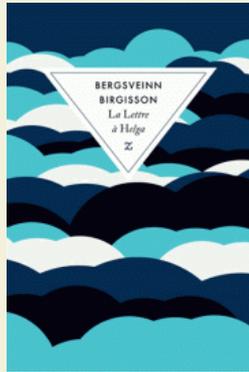
des tonnes de compassion à l'égard de toutes les souffrances humaines, l'Islandais Bergsveinn Birgisson signe un roman puissant sur la fin d'une vie traversée d'illuminations poétiques. La force de son écriture vient de ce que, sans dialogue, et uniquement en développant le point de vue de son personnage principal, l'auteur suggère en filigrane qu'il ne faut jamais abdiquer ses rêves fondateurs. Œuvre sur le poids que pèse sur la conscience le souvenir d'un amour impossible, et hymne à la force des mots "La lettre à Helga" ressemble à une sonate de Schubert où, derrière une entêtante petite musique intime, se cache une symphonie sur l'entraide humaine et l'éternelle peine des hommes. Un livre puissant, écrit dans une langue solaire évitant pathos et lyrisme outrancier.

Jean-Rémi BARLAND

"La lettre à Helga" par Bergsveinn Birgisson, Zulma 135 p., 16,50 €

o n l a l u

Septembre 2013



La lettre à Helga

Bergsveinn Birgisson

Traduit par Catherine Eyjólfsson

zulma

août 2013

131p.

librairies

papier 16,50€

acheter près de chez vous

acheter sur amazon.fr

acheter sur fnac.com

Les internautes l'ont lu

coup de coeur

J'ai même été heureux un temps

Bergsveinn Birgisson est né en 1971... 1971...

Fou...

Fou, parce que, la façon dont il se met dans la peau de ce vieillard est époustouflante.

Oui il a un doctorat en littérature médiévale scandinave et n'a jamais coupé les liens avec l'Histoire, le passé familial, et probablement qu'il y a beaucoup de son grand père dans le personnage de Bjarni Gislasón de Kolkustadir.

Ce roman vous impressionne par la nostalgie et la sincérité pure dont peut faire preuve cet homme qui bientôt ne sera plus.

Alors, qu'a-t-il à perdre en écrivant cette lettre/testament?

Rien. Plus rien. Il est déjà entre Ciel et Terre (cf. la magnifique couv...)

Et c'est magnifique, cette impression qu'il est là, vous écrit/décrit, cette vie si simple et tourmentée, ce pays si rude mais tant aimé (et si bien dépeint), cette description de la violence du désir et la douceur des sentiments qui ne s'estompent pas, les regrets qui rendent amer et mettent en colère, le manque de courage que l'on finit (toujours) par se reprocher, l'amour de la terre qui l'emporte...

La certitude que la ville, le rejet du passé, de la nature, de sa culture, l'auraient terrassé et éteint et éloignent les gens de leurs racines vitales...

Et pourtant, malgré ces convictions, il ne peut s'empêcher de ressasser, les questionnements, les comptes faits à rebours, les non dits qui rongent et les mots qui sortent, enfin.

(ndlr: mention spéciale à Catherine Eyjólfsson qui a, je pense, accompli un superbe travail de traduction).

Une lettre adressée autant à une femme qu'à sa propre conscience, émouvante, d'une simplicité et d'une justesse sidérantes, qui chamboule en vous mettant là, sous les yeux, le temps qui passe et « ne se rattrape guère »...

« J'ai fantasmé pour combler les lacunes de mon existence, compris que l'être humain peut faire de grands rêves sur un petit oreiller. J'ai continué, ivre de désir et de l'espoir qui pousse la sève jusqu'aux rameaux desséchés de la création. Et puis j'ai aimé, et j'ai même été heureux, un temps. » (...)

Blablablamia

LE SOIR

24 et 25 août 2013

roman

La lettre à Helga

**

BERGSVEINN BIRGISSON

L'amour de Bjarni pour Helga est longtemps resté inaccompli. Il a été précédé de rumeurs qui l'ont aidé à naître et à durer un temps dans la rude campagne islandaise. A la fin de sa vie, Bjarni redit la passion toujours puissante. Il en profite, avec une sagesse paysanne bien plus profonde qu'il y paraît, pour évaluer les progrès de la société contemporaine. A l'aune de ce qu'elle a perdu et qui structurait la vie d'autrefois. Une belle leçon de vie.

P.My

Traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, Zulma, 131 p., 16,50 euros

26 août 2013

■ Émouvant

La saison des amours de Bjarni

"La Lettre à Helga" est aussi une ode à la campagne islandaise, un monde en perdition.

► L'émouvante chronique d'un amour impossible. Nostalgie et romantisme.

Au crépuscule de sa vie, Bjarni prend la plume pour écrire à Helga, dont on va découvrir au fil du texte le rôle qu'elle a joué dans sa vie. Eleveur de moutons et contrôleur cantonal du fourrage établi au pied de la colline islandaise de Ljósuvöllur, Bjarni vient d'enterrer Unnur, sa femme, morte au milieu de la nuit, dans un rêve, après une agonie de cinq ans, "dont quatre et demi avec la ferme volonté de mourir". Bjarni aimait Unnur, qui ne le lui rendait pas. Depuis l'opération qui l'avait privée de maternité et de sexualité, elle s'était enfermée dans une colère insidieuse. La rumeur avait alors attribué à Bjarni une liaison avec Helga, qui vivait dans une ferme voisine. Rumeur un temps non fondée, bientôt dépassée par la réalité. Dresseur de chevaux, le mari d'Helga est souvent absent. Bjarni et Helga vont s'aimer en secret. Mais la grossesse inopinée d'Helga, déjà mère de deux enfants, va les séparer.

Chronique romantique d'un amour impossible, la "Lettre à Helga" évoque par ailleurs avec une douce nostalgie un monde qui s'éteint, les fermes disparaissant peu à peu des campagnes. Pour l'écrire, Bergsveinn Birgisson s'est nourri des histoires que lui racontait son grand-père, lui-même éleveur et pêcheur dans le nord-ouest de



l'Islande. En plus de savoureuses anecdotes (telle celle du corps sans vie d'une épouse entreposé dans un fumoir, amoureuxment préservé, les rigueurs de l'hiver empêchant qu'on vienne le récupérer après une première tentative marquée par la distraction), l'auteur dépeint la fierté légitime de Bjarni en regard du travail consciencieusement accompli, de sa détermination à vivre sur les terres léguées par son père, de son ingéniosité à diversifier les sources de revenus. Aussi, lorsqu'Helga lui demande de fuir avec elle à Reykjavik, il ne peut s'y résoudre. "[...] renoncer à moi-même, à la campagne et au travail de la terre auquel je m'identifiais, je ne pouvais pas." Abandonner l'artisanat pour se mettre au service d'un autre, devenir métayer ou serf, il ne peut l'envisager. Pour Bjarni, il n'a jamais été question de choix, puisque choix il ne pouvait y avoir, malgré l'immense amour qu'il vouait à Helga. Alors il s'est mis à fantasmer, sans cesser de la désirer, pour combler les vides de son existence.

D'une écriture délicate, que l'on associerait volontiers à la veine américaine de la Nature Writing, Bergsveinn Birgisson (1971, Eiríksgrata) retrace avec force le destin d'un homme simple qui se raconte avec lucidité et vérité. "C'est quand les gens tournent le dos à leur histoire qu'ils deviennent petits."

Geneviève Simon

La Lettre à Helga Bergsveinn Birgisson / traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson / Zulma / 131 pp., env. 16,50 €

Jeudi 12 septembre 2013



Un livre

LA LETTRE À HELGA

Bergsveinn Birgisson

► Ce premier roman d'un jeune Islandais se lit comme une lettre d'amour. La confession tardive d'un vieil éleveur de moutons à la femme qu'il a aimée, désirée, possédée, sans pour autant partager sa vie. Manque de courage ? Fidélité à son épouse ? Le vieil homme fruste trouve les

mots pour faire revivre sa passion. Une écriture lumineuse, sensuelle. *La Lettre à Helga*, choisi comme roman de l'année 2010 par les libraires islandais, vient enfin d'être traduite en français. À découvrir sans tarder ! ■ I. E. ► Éditions Zulma, 130 pages, 16,50 €.



Lundi 16 septembre 2013

LITTÉRATURE L'amour malheureux inspire Junot Diaz et Bergissson

Deux magnifiques « losers amoureux »

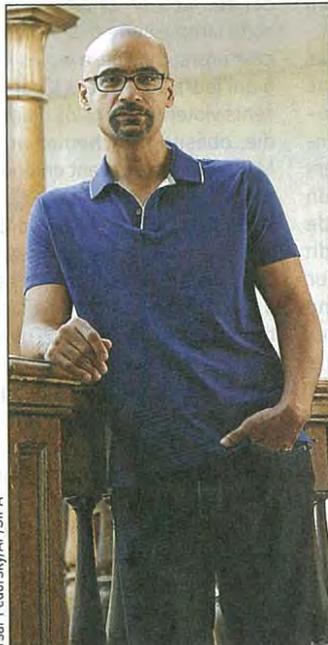
Anaëlle Grondin

Le malheur sentimental, l'Américain Junot Diaz et l'Islandais Bergsveinn Birgisson s'en sont inspirés avec brio pour leurs savoureux romans *Le Guide du loser amoureux* (Plon / Feux croisés, 19 €) et *La Lettre à Helga* (Zulma, 16,50 €). Deux ouvrages que pourtant tout oppose.

› **Un décor.** Junot Diaz vous plonge dans la communauté dominicaine des environs de New York. Bergsveinn Birgisson, lui, vous fait découvrir son pays, celui des grands froids, avec ses bergers mais aussi ses immenses étendues glacées.

› **Un (anti-)héros.** Yunion, le jeune homme créé par Junot Diaz, évolue dans un monde chaotique : il est macho, infidèle, menteur et sans scrupule. « Je ne suis pas un sale type. Je sais l'impression que ça donne (...). Mais j'ai un bon fond », se défend-il. Chez Bergissson, vous faites la rencontre d'un homme au terme de sa vie, ancien éleveur de brebis, qui vit avec des regrets : ne jamais avoir fait le choix de s'évader avec celle qu'il a toujours aimée.

› **Un récit.** *Le Guide du loser amoureux* est un recueil de nou-



Tsar Fedorsky/AP/SIPA

Junot Diaz (à g.) et Bergsveinn Birgisson (à dr.).



Sigfus Mar Petursson

velles retraçant de manière drôlatique les déboires sentimentaux de Yunion, qui accumule les conquêtes sans parvenir à trouver le grand amour. Chacune d'entre elles donne son nom à un chapitre. *La Lettre à Helga* est un monologue : le vieux berger écrit avec passion à son ancienne voisine. Il lui raconte avec poésie, mais aussi des mots très crus, ce

qu'elle lui inspire et comment il a commencé à la désirer.

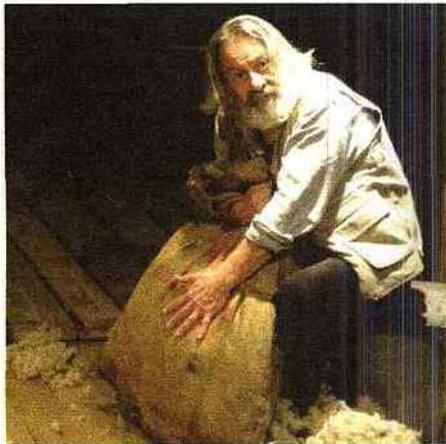
› **Des plumes.** On ne présente plus Junot Diaz aux Etats-Unis. L'écrivain américain originaire de République dominicaine a reçu le prestigieux prix Pulitzer en 2008 pour son roman *La Brève et Merveilleuse Vie d'Oscar Wao*. Bergsveinn Birgisson, lui, signe son premier roman. ■



THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS / DE BERGSVEINN
BIRGISSON / MES CLAUDE BONIN

La Lettre à Helga

Pour la première fois, l'auteur islandais Bergsveinn Birgisson est porté à la scène en France.



© Bénédicte Jacquard

Roland Depauw interprète Bjarni.

Ceux qui connaissent les éditions Zulma savent à quel point cette maison d'édition exigeante publie de belles pépites, notamment dans le domaine étranger. Le court roman de l'Islandais Bergsveinn Birgisson (né en 1971) en fait partie. Lors de sa sortie en France, en 2013, dans

Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 74345

la traduction de Catherine Eyjolfsson, le texte s'est d'ailleurs taillé un joli succès. L'histoire est celle d'un vieil homme de 90 ans, Bjarni Gisla-son, qui, de retour sur sa terre, écrit une lettre à Helga, la femme qu'il a aimée mais qu'il n'a pas osé suivre, comme elle l'en suppliait : ils étaient chacun mariés de leur côté et il ne voulait pas quitter la campagne pour la ville. Celui qui se décrit comme « *un vieux tronc de bois flotté qui se dérobe au grand amour* », lui adresse donc post mortem le plus beau des chants qui est aussi une évocation d'une vie paysanne traditionnelle islandaise. Pour le metteur en scène Claude Bonin, « *le cri de Bjarni se lit d'une traite, son adaptation à la scène portée par Roland Depauw sera de même, livrant d'un souffle la prose du vieil homme* ».

Isabelle Stibbe

Théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie.
route du Champ de Manœuvre, 75012 Paris.
Du 26 novembre au 22 décembre 2018.
Du lundi au vendredi à 20h30, samedi à 16h
et 20h30. Tél. 01 48 08 39 74.

la terrasse

Théâtre - Critique

La Lettre à Helga

texte Bergsveinn Birgisson / mes Claude Bonin

Publié le 28 novembre 2018 - N° 271

Pour la première fois, l'auteur islandais Bergsveinn Birgisson est porté à la scène en France. Un spectacle d'une grande finesse qui fait revivre un amour impossible sur fond de forêt islandaise.

Il fallait s'armer de courage en ce soir de première où pluie battante et problèmes de métro rendaient l'accès à la Cartoucherie



difficile. Le voyage en tout cas vaut le détour. D'abord parce qu'on est plongé, dès l'arrivée dans le studio du Théâtre de l'Épée de bois, dans l'ambiance d'une bergerie traditionnelle islandaise grâce à la très réussie scénographie de Cynthia Lhopitallier, faite de palissades en bois et de gros sacs de toile d'où s'échappent de la laine de brebis. Ensuite, pour entendre le texte charnel et abrupt de Bergsveinn Birgisson (né en 1971) dont le roman, publié en France aux éditions Zulma, remporta un joli succès de librairie en 2013. Roland Depauw, tel un roi Lear nordique, porte avec robustesse et sincérité la voix de Bjarni, un vieil homme de 90 ans près de mourir, qui adresse à la femme

qu'il a passionnément aimée une longue lettre post-mortem. Il y raconte comment leur relation a éclos alors qu'ils étaient chacun marié et pourquoi il ne l'a pas suivie à la ville malgré la naissance d'un enfant commun. Plus qu'une histoire d'amour – au demeurant très belle –, c'est toute une façon de vivre traditionnelle qui est restituée : la campagne islandaise, le quotidien d'une bergerie, les ragots des voisins...

Topographie et identité

A la sensualité de la relation entre Bjarni et Helga répond la sensualité inattendue d'une toison de bélier que le paysan palpe et fouille pour évaluer l'épaisseur des chairs – il est contrôleur de fourrages. On comprend alors que la topographie d'un lieu est essentielle dans la construction et l'intégrité d'une identité. Avec un tel acteur, le texte aurait presque pu se suffire à lui-même. Mais le metteur en scène Claude Bonin a su trouver l'art d'enchâsser finement lumières, musique et vidéo pour faire accéder la prose à une partition plus vaste. Sur le plateau, le musicien Nicolas Perrin fait jaillir d'une simple pierre qu'il polit un son aussi charmeur et agaçant qu'une caresse longuement répétée. Ses instruments insolites (waterphone, dulcimer, pas électroniques...) soutiennent le texte soit comme fond sonore soit comme ponctuation. Le même rôle est dévolu, sur le plan visuel, à la création vidéo signée Valérie Faidherbe, vidéo que l'on découvre à travers les lattes de bois de la palissade. Sa présence, jamais envahissante, évoque tantôt la neige, tantôt les fumerolles, la ville, la mer ou le sang d'un animal. Grandeur des fjords, beauté de la lande, rudesse des paysages nordiques : bienvenue en terre d'Islande !

Isabelle Stibbe



Critique

La Lettre à Helga

THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS / DE BERGSVEINN BIRGISSON / MES CLAUDE BONIN

théâtre

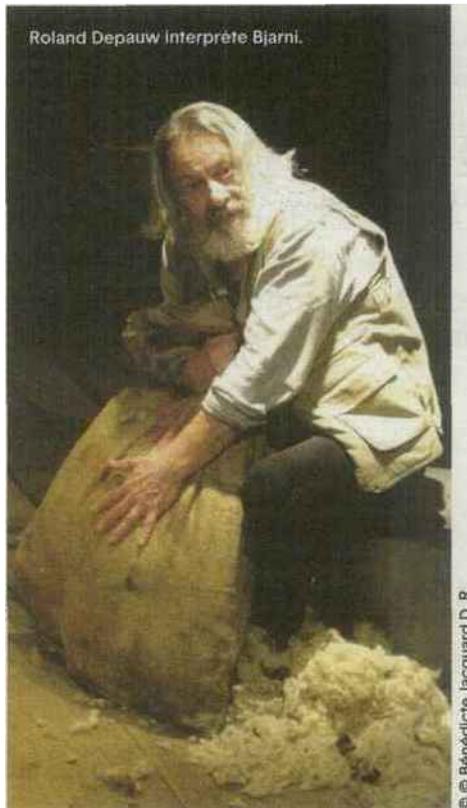
Pour la première fois, l'auteur islandais Bergsveinn Birgisson est porté à la scène en France. Un spectacle d'une grande finesse qui fait revivre un amour impossible sur fond de forêt islandaise.

Il fallait s'armer de courage en ce soir de première où pluie battante et problèmes de métro rendaient l'accès à la Cartoucherie difficile. Le voyage en tout cas vaut le détour. D'abord parce qu'on est plongé, dès l'arrivée dans le studio du Théâtre de l'Épée de bois, dans l'ambiance d'une bergerie traditionnelle islandaise grâce à la très réussie scénographie de Cynthia Lhopitalier, faite de palissades en bois et de gros sacs de toile d'où s'échappent de la laine de brebis. Ensuite, pour entendre le texte charnel et abrupt de Bergsveinn Birgisson (né en 1971) dont le roman, publié en France aux éditions Zulma, remporta un joli succès de librairie en 2013. Roland Depauw, tel un roi Lear nordique, porte avec robustesse

et sincérité la voix de Bjarni, un vieil homme de 90 ans près de mourir, qui adresse à la femme qu'il a passionnément aimée une longue lettre post-mortem. Il y raconte comment leur relation a écloso alors qu'ils étaient chacun marié et pourquoi il ne l'a pas suivie à la ville malgré la naissance d'un enfant commun. Plus qu'une histoire d'amour – au demeurant très belle –, c'est toute une façon de vivre traditionnelle qui est restituée : la campagne islandaise, le quotidien d'une bergerie, les ragots des voisins...

Topographie et Identité

À la sensualité de la relation entre Bjarni et Helga répond la sensualité inattendue d'une

Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 74345

Roland Depauw interprète Bjarni.

© Bénédicte Jacquard D. R.

toison de béliet que le paysan palpe et fouille pour évaluer l'épaisseur des chairs – il est contrôleur de fourrages. On comprend alors

que la topographie d'un lieu est essentielle dans la construction et l'intégrité d'une identité. Avec un tel acteur, le texte aurait presque pu se suffire à lui-même. Mais le metteur en scène Claude Bonin a su trouver l'art d'enchaîner finement lumières, musique et vidéo pour faire accéder la prose à une partition plus vaste. Sur le plateau, le musicien Nicolas Perrin fait jaillir d'une simple pierre qu'il polit un son aussi charmeur et agaçant qu'une caresse longuement répétée. Ses instruments insolites (waterphone, dulcimer, pas électroniques...) soutiennent le texte soit comme fond sonore soit comme ponctuation. Le même rôle est dévolu, sur le plan visuel, à la création vidéo signée Valérie Faidherbe, vidéo que l'on découvre à travers les lattes de bois de la palissade. Sa présence, jamais envahissante, évoque tantôt la neige, tantôt les fumerolles, la ville, la mer ou le sang d'un animal. Grandeur des fjords, beauté de la lande, rudesse des paysages nordiques : bienvenue en terre d'Islande!

Isabelle Stibbe

Théâtre de l'Épée de bois – Cartoucherie.

route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris.

Du 26 novembre au 22 décembre 2018.

Du lundi au vendredi à 20h30, samedi à 16h et 20h30. Tél. 01 48 08 39 74.

L'Humanité

Culture et savoirs

La Chronique Théâtre de Jean- Pierre Léonardini

L'homme aux moutons reste inconsolable

Lundi, 10 Décembre, 2018

Jean-Pierre Léonardini

L'acteur Roland Depauw interprète la Lettre à Helga, adaptation théâtrale d'un roman de l'écrivain islandais Bergsveinn Birgisson mise en scène par Claude Bonin, directeur artistique de la compagnie le Château de fable (1). Roland Depauw n'est pas tout à fait seul sur le plateau. Maître des sons, Nicolas Perrin va et vient furtivement, de part et d'autre d'une scénographie (Cynthia Lhopitallier) constituée de montants à claire-voie, lesquels, s'effondrant à point nommé, révéleront vers la fin les lumières d'une ville la nuit. La ville, c'est Reykjavik, capitale d'une terre du Nord éruptive, trouée de geysers dans des champs de lave, lieu d'élection des Vikings qui inventèrent les sagas. C'en est une, au fond, dans l'ordre de l'intime, que cette Lettre à Helga, dans laquelle un vieil homme rude, Bjarni Gislason, éleveur de moutons et contrôleur de fourrage pour les bêtes, s'adresse à celle dont il partagea jadis, dans des granges, les étreintes passionnées et qui, grosse de lui, l'a quitté il y a longtemps, parce qu'il avait refusé de la suivre en ville... Texte âpre, judicieusement construit dans la déploration virile et le chagrin abrupt, au fil d'une espèce de folie d'homme seul dans un pays glacé.

Roland Depauw, doté d'une forte présence, grand corps solide bien campé, barbe blanche, élocution sensiblement hachée, s'avère patiemment crédible dans cette partition rare, aux mots arrachés du dedans, jusque dans cette scène de zoophilie très risquée où le personnage, saisissant une énorme touffe de laine censée être une brebis, la couvre en la confondant avec la femme tant aimée ! Il ne s'agit pas d'une simple curiosité exotique dans ce spectacle méticuleusement prémédité, si raffiné dans la juste peinture d'une rugosité mâtinée de regrets déchirants. L'idée auditive de la nature s'impose, subreptice, dans les moindres gestes de Nicolas Perrin frottant, par exemple, deux galets l'un contre l'autre. **Il est des petites formes qui voient grand. La Lettre à Helga est de celles-là, d'autant plus surprenante d'être représentée dans une coquette salle revêtue de lambris, qui semble surgir d'un décor de château, au fin fond de la Cartoucherie, haut lieu d'âme d'autant plus poétique ces temps-ci qu'il est touché par la main de l'automne propice aux songeries.**

La juste peinture d'une rugosité mâtinée de regrets déchirants.

(1) Jusqu'au 22 décembre au Théâtre de l'Épée de bois, Cartoucherie de Vincennes, route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris, tél. : 01 48 08 39 74, billetterie@epeedebois.com. Le roman, traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson, est paru chez Zulma en 2013.